

l'esprit créateur



Poetics of Riot

Poétiques de l'émeute

Spring 2023
Vol. 63, No. 1

Copyright © 2023 *L'Esprit Créateur*.

Ce texte a été publié pour la première fois dans
Justine Huppe et Julien Jeusette (dir.), *Poétiques de l'émeute, L'Esprit
Créateur*, volume 63, numéro 1, printemps 2023.

Publié par Johns Hopkins University Press.

Barricades, pavés et lunettes de piscine : Contre-imaginaires de l'émeute (1970–2022)

Justine Huppe et Julien Jeusette

« Tiens, et si, pour une fois, je sortais un pavé ? »
Nathalie Quintane, *Un œil en moins*

EN 2019, LORS D'UNE RÉUNION au sujet des Gilets jaunes, le président Macron a fustigé le mouvement social en lui reprochant d'instituer une « démocratie de l'émeute¹ ». Cette formule est intéressante à plusieurs titres. Évidemment, elle vise avant tout à décrédibiliser le mouvement dans son ensemble, en mettant l'accent sur la violence et le désordre qui lui seraient constitutifs²—dans le discours des politiciens, le mot *émeute* est en effet toujours employé comme un repoussoir, en tant qu'il charrie l'irrationalité, la désinhibition, voire la barbarie. Même à l'extrême gauche, hormis le situationnisme, l'opéraïsme et quelques postmarxistes³, l'émeute a tendance à être déconsidérée parce qu'émotive, désorganisée, moins concertée que d'autres actions collectives plus stratégiques. C'est en cela que la formule de Macron est remarquable. En dépit des intentions de son auteur, elle fonctionne comme un aveu, d'ordinaire inavouable, de la part du pouvoir institutionnel : s'il y a *démocratie* de l'émeute, c'est bien que l'émeute est branchée sur le politique ; c'est bien qu'elle a des effets qui peuvent, potentiellement, être qualifiés de démocratiques. Une telle idée allait de soi pour les révolutionnaires de 1789 qui, rappelons-le, écrivaient dans leur *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* de 1793 : « Quand le gouvernement viole les droits du peuple, l'insurrection est pour le peuple, et pour chaque portion du peuple, le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs » (article 35). *Insurrection*, ici, est à comprendre comme une émeute à large échelle—celle-ci sera politique, et donc légitime, si elle se déchaîne contre un gouvernement qui travaille contre son peuple. Cet article sera supprimé des *Déclarations* ultérieures, mais la réaffirmation, même irréfléchie, de la dimension démocratique de l'émeute par un chef d'État est peut-être le signe d'un changement d'époque.

Comme l'écrit en effet Alain Badiou en 2011, dans un livre qui rend compte du réveil de l'histoire et de la recrudescence des conflits sociaux, « nous sommes dans le temps des émeutes⁴ ». Un tel constat est corroboré par des sociologues, des historiens, des politistes et des anthropologues tels qu'Alain Bertho, Joshua Clover, Romain Huët, Michel Kokoreff ou Isabelle Sommier⁵.

De Los Angeles (1992) à Guangzhou (2022), en passant notamment par Seattle (1999), Gênes (2001), Clichy-sous-Bois (2005), Villiers-le-Bel (2007), Athènes (2008), Tottenham et Liverpool (2011), Ferguson (2014), Hambourg (2017) ou encore Minneapolis (2021), l'émeute semble jouer un rôle de plus en plus important dans le répertoire de l'action collective, et ce à l'échelle mondiale. Pour les uns, cela s'explique par la nécessité de renouer avec une expérience physique et affective : celle d'une liaison entre le corps social et son intelligence collective (plus souvent exploitée par le capitalisme cognitif que mise au service du commun⁶) ou celle d'une épreuve par laquelle le pouvoir qui nous traverse usuellement se rendrait visible et vulnérable (les affrontements et le désordre transformant alchimiquement le régime du *soft* en régime du *hard power*). D'autres, s'inscrivant davantage dans une perspective historique, avancent qu'une telle multiplication des émeutes s'inscrit dans un processus d'érosion des modes d'action politique traditionnels initié depuis les années 1960. Progressivement, les grèves et les manifestations organisées auraient perdu le monopole qu'elles exerçaient dans l'histoire des pratiques de mobilisation au XX^e siècle, la scène sociale faisant place à d'autres modes d'intervention politique, comme l'occupation des places, le squat, les zones à défendre, les manifestations sauvages, et l'émeute, avec ses avatars potentiels que sont les barricades, le black bloc, ou encore le cortège de tête (Kokoreff 2021).

Mais d'abord, qu'est-ce qu'une émeute ? Quelle envergure donner à ce terme pour le moins fuyant ? Même parmi celles et ceux qui lui accordent une dignité politique, elle est parfois indistincte de l'insurrection, du soulèvement, de la grève sauvage, ou encore des mouvements d'occupation de places. De façon dynamique, l'émeute est souvent conçue comme un débordement qui bouscule des formes autorisées : « Toute manifestation doit devenir émeute⁷ », lit-on dans un texte du collectif Mauvaise Troupe. Mais à quel moment peut-on considérer qu'une manifestation se transforme en émeute ? Lorsque les CRS sortent le gaz lacrymogène et les manifestants les lunettes de piscine⁸ ? Le critère discriminant serait donc celui de la violence ? Le cas échéant, doit-on interpréter des contre-rassemblements comme « L'Apéro chez Valls » ou « La chasse aux DRH » comme des émeutes, à partir du moment où elles ont donné lieu à des dégradations et à des arrestations ? Dans le souci de ne pas verrouiller le terme, nous nous garderons ici d'en proposer une définition *a priori*, et surtout de lui conférer une valeur, positive ou négative. Il nous semble plus intéressant de partir du constat selon lequel la culture contemporaine témoigne d'une véritable fascination pour des événements nommés *émeutes*, et de nous demander de quoi elle parle, quand elle s'en saisit. Il est frappant de constater, tout d'abord, à quel point la contestation hante la littérature contemporaine, et sur-

tout la contestation en marge des formes autorisées par la démocratie libérale : émeutes urbaines, sabotages, occupations, manifestations non autorisées et autres casses jusqu'à leur répression, dérapant le plus souvent sous forme de violences policières. Si l'on se focalise sur ces dernières années uniquement, on retiendra parmi d'autres : *Un œil en moins* (2018) de Nathalie Quintane ; *Désordre* (2019) de Leslie Kaplan ; *Dernière sommation* (2019) de David Dufresne ; *Les Furtifs* (2019) d'Alain Damasio, *La Guerre des pauvres* (2020) d'Éric Vuillard ; *Cinq mains coupées* (2020) de Sophie Divry ; *Melmoth furieux* (2021) de Sabrina Calvo ; *Partout le feu* (2022) d'Hélène Laurain, ou encore *Deux secondes d'air qui brûle* (2022) de Diaty Diallo. Les contributions réunies dans ce dossier attestent de la labilité des scènes politiques ouvertes par ces récits. En se consacrant à trois œuvres qui incarnent autant de formes littéraires que de gestualités politiques (une émeute fictionnelle chez Céline Minard, des témoignages d'occupations dans le collectif Inculte, un effondrement organisé chez Lucie Taïeb), l'article de Cécile Châtelet balise et met en lumière quelques lignes de fracture de ce corpus.

Aussi différents soient-ils, les quelques textes énumérés témoignent d'un respect, voire d'une fascination et d'un enthousiasme pour les émeutières et les émeutiers, qui sont présentés comme des individus en lutte, pleins de détermination, voire de joie. « Et c'est l'émeute. Le peuple se soulève⁹. » La jubilation contenue dans ces phrases lapidaires d'Éric Vuillard est présente dans tous les textes évoqués ci-dessus. On la trouve notamment chez le personnage de Laëtitia d'Hélène Laurain, arrêtée et brutalisée par la police après une intervention sur un site d'enfouissement de déchets (« à l'intérieur ça jubile bien | en silence | compliqué de se sentir plus vivant que ça | [...] en route pour la garde à vue | c'était un beau feu d'artifice¹⁰ »), comme chez les Gilets jaunes croqués par Cyril Pedrosa et Loïc Sécheresse (« Malgré la répression et la peur, je passe les meilleurs samedis de ma vie¹¹»), ou encore chez le narrateur de Xavier Calais, heureux de prendre part à des manifestations débordant des cadres imposés par les syndicats (« nous qui avons les poches remplies de cailloux pour ceux de la maréchaussée et des vestons propres pour faire honneur à ce grand jour, le jour où les flics reculeraient, apeurés par notre joie et notre détermination¹² »). Véritable enjeu de lutte remis au goût du jour par l'essai éponyme de carla bergman et Nick Mongomery¹³, la joie militante fait l'objet, dans ce dossier, des analyses de Denis Saint-Amand, à travers une étude du rire de l'émeute tour à tour joué, brandi ou mis en scène dans des écritures contestataires de fortune.

Les écrivaines et écrivains prennent donc explicitement le parti de l'émeute, en tant que soulèvement pour une juste cause, au nom de l'émanci-

pation et de l'égalité, contre un gouvernement jugé au mieux immoral, au pire criminel. L'un des rares contemporains à prendre l'exact contrepied d'un tel imaginaire n'est autre que Michel Houellebecq. Rappelons en effet qu'il décrit dans *Soumission* (2015) une émeute parisienne, place de Clichy, sur un mode (certes fictionnel) que l'on pourrait qualifier de conspirationniste : face à des violences urbaines menées par des jeunes de banlieue, les CRS « font absolument comme si de rien n'était », tandis que les médias français et internationaux ne relaient pas les événements—« rien sur CNN, rien sur YouTube non plus ». Selon le protagoniste, une telle absence de réaction s'explique par le fait qu'« ils [les médias, le gouvernement] ont vraiment peur que le Front national ne gagne les élections¹⁴ ». La question de l'émeute permet donc à Houellebecq de redéployer le fantasme d'une certaine droite française selon laquelle les milieux de la culture seraient complaisants à l'égard de l'islamisme (comme en témoigne l'absurde « islamogauchisme »). Lorsqu'on s'intéresse pourtant au traitement médiatique des révoltes de banlieue de 2005, par exemple, ou aux statistiques récentes rendant compte des violences policières lors des manifestations en France, on mesure à quel point le réalisme présumé de l'écrivain relève de l'idéologie.

Si la littérature contemporaine, Houellebecq mis à part, adopte une posture plutôt romantique à l'égard de l'émeute, conçue comme moyen d'émancipation, il ne s'agit pas pour nous de nier l'ambivalence de ce type d'événement. Dans sa représentation paradigmatique, l'émeute est un mouvement collectif, urbain, spontané (même si elle dispose d'un certain répertoire d'actions et de gestes), potentiellement violent, qui implique des bagarres, des affrontements et de la casse¹⁵. En ce sens, une émeute peut très bien être réactionnaire, néfaste, dangereuse ; elle peut, dans certains cas, confiner au putsch fascisant (comme dans l'assaut du Capitole à Washington, en janvier 2021), voire, pire encore, évoluer en pogrom, comme l'a montré Paul R. Brass¹⁶. Tout en prenant acte du caractère mouvant et difficilement catégorisable de l'émeute, ce dossier prend néanmoins le parti de s'intéresser uniquement aux soulèvements populaires mus par un espoir d'émancipation collectif—en accord, donc, avec la manière dont la plupart des œuvres littéraires contemporaines les envisagent¹⁷.

Le présent dossier ne s'en tient toutefois pas à la littérature. Nous avons en effet voulu souligner l'homologie qui existe entre le traitement de l'émeute par les œuvres littéraires et son traitement par toute une série de discours que l'on qualifiera, faute de mieux, de *militants*. De la *Cause du peuple* au Comité invisible, en passant par la Bibliothèque des Émeutes, Tiqqun, Mauvaise Troupe, et des médias alternatifs tels que Lundimatin, Taranis, ou Nantes

révoltée, on trouve une même attention à l'émeute comme vecteur d'émancipation, et comme signe de brèches possibles dans l'horizon fermé de l'époque. Dans les premières pages de *Maintenant* (2017), par exemple, le Comité invisible—dont la poétique est étudiée dans ce dossier par Aurélie Adler—insiste longuement sur la joie de l'émeute, et sur son caractère presque thérapeutique : « L'anxiété livide que l'on tente, jour après jour, de nous inoculer, à coups de patrouilles de militaires en armes, de breaking news et d'annonces gouvernementales, il faut reconnaître à l'émeute la vertu paradoxale de nous en libérer¹⁸. » Sur le site de Lundimatin, l'article « Pour une mythopoétique de l'émeute¹⁹ » (2019) fait un éloge lévi-straussien de l'émeute, en tant que « bricolage de rue » et « pensée sauvage ». La Bibliothèque des Émeutes, que nous présentons en fin de dossier, est un collectif anonyme qui pose, à partir des années 1990, une réflexion philosophique et politique au sujet des soulèvements qui ne cessent de secouer le monde. Il nous semble qu'au fil de ces textes (littéraires et militants) se constitue—par « frayage²⁰ » répété—un *contre-imaginaire* de l'émeute. Et depuis quelques années, celui-ci semble gagner en puissance : comme l'écrit Nathalie Quintane en 2018, le fait « qu'émeute, et même insurrection, puissent être dits sans guillemets, c'est une victoire lexicale incontestable. » (*Un œil* 395)

L'émeute « prime » : des années 68 à aujourd'hui

La temporalité historique de ce dossier, qui s'étend des années 1970 à aujourd'hui, correspond à l'époque contestataire que Joshua Clover nomme « émeute prime » (2018). Le signe mathématique « ' » indique le *retour* de l'émeute sur la scène sociale, mais un retour différencié. Clover propose un modèle historique—quelque peu réducteur, comme tout modèle—en trois temps : *émeute*, *grève*, *émeute prime*. Si l'émeute se présente initialement comme une forme de résistance à un capitalisme balbutiant, tourné vers la circulation des marchandises, la grève serait une forme d'intervention sociale focalisée sur la production de celles-ci. Ainsi, après une période marquée par la révolution industrielle et par la grève, le retour de l'émeute à partir des années 1960 et 1970 serait une sorte de dérivé d'un temps antérieur, rythmé par les émeutes de la faim et les attaques de négociants dont le nombre augmentait à mesure que s'internationalisait l'agriculture et que s'ouvraient les marchés. Dans nos sociétés désindustrialisées, marquées par l'essor du secteur tertiaire, du chômage et du déplacement du capital vers la circulation des biens, il y aurait une certaine évidence à ce que les individus (travailleur·euse·s ou non) en reviennent au blocage de routes, à la mise à sac de magasins ou au caillassage de banques comme moyens d'action :

Quand on n'a pas de travail et que la possibilité de la grève est exclue, on va se battre d'autres manières : dans les rues, sur le marché—et c'est ce qui sera appelé « émeute ». Ma seule thèse est qu'il est sensé de dire que le passage de l'économie à la circulation entraîne un passage politique à ce que j'appelle des luttes au sein de la circulation²¹.

Là où, originellement, l'émeute trouvait son lieu paradigmatique sur la place du marché, dans une distance négociée avec un État relativement lointain, l'émeute dite « prime » se déroule dans la rue, exposée à des affrontements avec les structures policières de l'État. Désormais, si l'économie est physiquement lointaine, distendue le long de chaînes logistiques mondiales, l'État se fait proche : la présence de la police et de l'armée dans les rues est aujourd'hui un fait ordinaire.

Si nous admettons que l'émeute est devenue une forme importante de confrontation politique depuis les années 1970, on constate—du moins dans le cas de la France—une nette accélération de ce type d'événements à partir des années 2000. Le terme même d'émeute a ainsi réintégré le discours social au moment des révoltes de 2005, mouvement d'embrasement lancé depuis Clichy-sous-Bois, suite à la mort par électrocution de Zyed Benna et Bouna Traoré qui tentaient d'échapper à un contrôle de police. Le terme a alors été le plus souvent « choisi », comme l'a fait remarquer Frédéric Lordon, « tout exprès à des fins de déqualification politique²² ». Étymologiquement, l'émeute est en effet rattachée à l'émoi collectif, au tumulte séditieux, voire à la fureur passagère. Toujours est-il que ce grand mouvement de contestation, en optant pour des formes inattendues—y compris pour nombre d'intellectuels prorévolutionnaires (peu de mots d'ordre, peu d'attaques de lieux de pouvoir, actions mobiles, usages et circulations des vidéos)—a suscité, du moins dans l'après-coup, de nombreuses réactions et de figurations artistiques et littéraires, depuis les pétitions signées par certains éditeurs et auteurs pour l'amnistie des émeutiers²³, en passant par le fameux morceau « Nettoyage au kärcher » de la rappeuse Keny Arkana (en référence à une sortie de Nicolas Sarkozy), jusqu'aux romans qui se sont multipliés sur le sujet dès 2006 et 2007—certains, sous la forme de récits de banlieues²⁴, d'autres intégrant les événements à une plongée dans la France de 2005–2006²⁵ ou à une trame de fond plus distante²⁶.

Ceci suffit à justifier le cadrage historique de ce dossier, qui s'arrête spécifiquement sur ces cinquante dernières années (depuis l'après-Mai), avec une attention particulière pour des textes attachés à des événements survenus depuis le début du XXI^e siècle (émeutes de 2005, Nuit debout, mouvement contre la Loi Travail, Gilets jaunes, et ainsi de suite).

Le plus bel art de la rue, c'est l'émeute

« Poétiques de l'émeute », la formule qui donne son titre à ce dossier, pose un problème de taille : à quoi bon vouloir encore articuler la littérature à des gestualités contestataires qui nécessairement l'excèdent, et pire, qu'elle risque de dépolitiser ? L'exposition *Soulèvements*, organisée au Jeu de Paume en 2016 par Georges Didi-Huberman, est devenue, à la suite des débats qui s'ensuivirent, un quasi-cas d'école pour qui envisage les dimensions esthétiques du politique. *Soulèvements* visait à interroger les représentations de rébellions, de révoltes ou de révolutions, par le prisme des formes corporelles et des émotions qu'elles donnent à voir. À la jonction de l'histoire de l'art et de l'anthropologie, Didi-Huberman s'attachait à détailler les formes sensibles qui incarnent, véhiculent ou orientent la contestation : poings brandis, jets de projectiles, affrontements et effronterie, élans du corps, etc. L'exposition—et à sa suite les deux volumes sous-titrés *Ce qui nous soulève*²⁷, aux Éditions de Minuit—faisait ainsi le pari d'établir une phénoménologie de pratiques et de gestes de soulèvement. Les visiteurs étaient confrontés à un vaste montage documentaire associant notamment des dessins de Goya, des photographies de manifestations en Irlande du Nord²⁸, des cahiers d'Artaud ou encore des lithographies d'Honoré Daumier. La présence, en ouverture de l'exposition, d'une vidéo d'un sac plastique rouge virevoltant au vent a d'emblée suscité la critique, certains y voyant une confusion problématique entre action de résistance et geste artistique. Mais c'est surtout la vocation « anthropologique » de l'exposition qui posa problème : en rassemblant plusieurs types de luttes, plusieurs époques et plusieurs géographies, Didi-Huberman se refusait d'entrer dans les contextes et les motifs propres à chaque situation—une telle neutralisation de l'histoire sociale, transformée en kaléidoscope sensible, lui a été reprochée par Philippe Artières, et plus récemment par Enzo Traverso²⁹. De ces débats, on retiendra la nécessité de toujours historiciser (« always historicize », comme le dit Fredric Jameson), mais sans en conclure nécessairement que l'intérêt pour « les aspects esthétiques » des émeutes en « estompe[rait] la nature politique³⁰».

Les différentes contributions de ce dossier témoignent en effet d'un attachement aux dimensions sensibles de l'émeute et aux qualités formelles de ses figurations littéraires. Partant, on refusera d'entériner trop rapidement l'idée (souvent attribuée à Benjamin³¹) selon laquelle l'esthétisation de la politique serait nécessairement dangereuse. La distance contemplative et l'élévation au rang d'art (sanctuarisé, coupé de la vie ordinaire) ne sont d'ailleurs pas les seuls traits définitoires de l'esthétique—comme le montre Kathryn Lachman dans ce dossier, Charlotte Delbo fait ainsi usage du théâtre pour mener une

réflexion théorique et pratique au sujet des soulèvements de Mai 68. Mais plus pratiquement encore, l'émeute met elle-même en jeu des pratiques où l'action et la stylisation se renforcent mutuellement : on pense par exemple aux slogans, graffitis, chants et autres banderoles dont l'inventivité ou la beauté peuvent tout à la fois servir de symbole fédérateur, de mise en scène de la contestation, d'outil de visibilisation ou de moyen de protection (dans le cas des banderoles renforcées³²). Les choses se précisent encore si l'on décrit les collusions esthético-politiques de l'émeute sous trois aspects : en tant qu'expérience, en tant que spectacle et en tant que thème (littéraire).

Un militant antifasciste de longue date raconte ainsi au micro de France Culture :

Une phrase qui revenait tout le temps quand on demandait aux gens « Pourquoi tu vas dans le cortège de tête ? », c'était « Parce qu'il se passe quelque chose ». Effectivement les gens venaient non seulement parce qu'il y avait des affrontements avec la police, mais aussi parce qu'il y avait une forme d'inventivité. Le cortège de tête, c'était aussi une *expérience esthétique*. La musique qu'ils écoutaient par exemple, c'était fondamental. Au lieu de la vieille sono qui crachote « Motivés, motivés », les lycéens venaient avec leurs grosses enceintes portables et ils mettaient du Jul ou du PNL³³.

Les pratiques émeutières peuvent donc être des expériences esthétiques, kinesthésiques, sonores (comme ici) ou encore visuelles. La prédominance, souvent soulignée, de cette dernière dimension positionne parfois l'émeute du côté du spectacle, voire de la théâtralité³⁴. Dans son essai résultant d'une immersion dans les mobilisations en France, entre 2012 et 2019 (Notre-Dame-des-Landes, Loi Travail, Parcoursup, Gilets jaunes), Romain Huët fait ainsi de l'émeute une sorte de jeu réglé, un ensemble d'opérations de mises en désordre qui visent moins l'affrontement sanglant qu'une mise en scène de la violence. Inscrite au registre du « simulacre » (75), elle fonctionne selon lui comme une « casuistique de la ruse » (22), avec ses éclats, ses logiques de dévoilement ou de retournement carnavalesque, et ses effets de manche. Dans *Un pays qui se tient sage* (2020) de David Dufresne, le sociologue Fabien Jobard souligne lui aussi le caractère généralement scénarisé de la violence émeutière, lorsqu'il commente par exemple une scène où des Gilets jaunes attendent que deux policiers soient casqués et remontés sur leur moto pour commencer à les caillasser.

Ceci pose par ailleurs la question du rapport de l'émeute au spectacle, qui divise les camps politiques les plus proches. Michel Kokoreff rappelle ainsi combien la médiatisation des cortèges de tête, avec leur scénographie incandescente, avait suscité le malaise au lendemain du premier mai 2018—cer-

tain·es appelant à se défaire du goût pour le « riot porn », d'autres envisageant les conséquences d'un attrait nouveau pour les mobilisations moins disciplinées (Kokoreff 122–24). Ici aussi, l'ambivalence de la spectacularisation de l'émeute mérite d'être préservée, tantôt dénonçable pour son narcissisme (Orelsan moque par exemple ce personnage de journaliste venu en manifestation pour stimuler sa carrière à coup de *stories* de vidéos de casse³⁵), tantôt descriptible comme une quête louable de visibilité (les yeux à peine lavés de sérum physiologique, un Gilet jaune s'exclame : « vas-y, vas-y, prends une vidéo, filme-moi » [Hüt 34]). Aussi les effets de ces logiques de spectacularisation sont-ils à peu près impossibles à déterminer et à mesurer, qu'ils versent dans la contemplation sidérée ou dans la propagation d'affects. Dans le petit essai qu'il consacre aux émeutes de Los Angeles de 1992, Mike Davis ne tranche pas :

Dans les quartiers de Mid-City, les gens ont tout d'abord été choqués par la violence, puis hypnotisés par les images télévisées des foules de Noirs et de Latinos de South Central Los Angeles en train de se servir parmi la montagne de marchandises désirables sans que la police intervienne. Lors du deuxième jour des troubles, le 30 avril, le pouvoir a commis deux erreurs : la première a été de fermer les écoles et de lâcher les enfants dans les rues, la deuxième, d'annoncer que la Garde nationale était en chemin pour aider à appliquer un couvre-feu du matin au soir.

Des milliers de personnes ont immédiatement interprété ce geste comme leur dernière chance de participer à la redistribution générale des richesses en cours³⁶.

Si les vidéos, ou les images d'émeutes, peuvent servir à cultiver des aspirations politiques, à susciter l'empathie avec des activistes du monde entier, à se préparer à la confrontation physique, voire à créer des « sujets indisciplinés³⁷ », pourquoi n'en serait-il pas de même pour la littérature ? Comme l'écrivait William Burroughs, « en situation propice à une émeute, des *bruits* d'émeute peuvent provoquer une véritable émeute³⁸ », peut-on en dire autant des écrits ? Nous garderons cette question ouverte—mais il est clair que toute une série d'écrivain·e·s et de collectifs croient aux pouvoirs—de subjectivation, d'encodage mémoriel et d'intensification d'affects de l'écriture.

Émeutographies

Ces questions nous entraînent sur le terrain de la mimésis, voire d'une mimésis au carré : si l'émeute se figure et se met en scène, par ses propres moyens, est-elle rétive à toute tentative de représentation venue du dehors ? Et surtout, que donne-t-on à voir et à comprendre, dès lors qu'on la prend pour matière d'écriture ? Toute représentation de l'émeute—en littérature, mais également dans les discours militants et dans les médias—pose la question du visible et

de l'opaque. L'une des notions les plus fécondes pour analyser les mouvements sociaux a été proposée par Charles Tilly sous le nom de « répertoire d'action collective³⁹ ». Selon lui, la singularité des expériences de lutte n'empêche pas d'observer des formes de régularités dans les modes de contestation, en fonction des époques et des types de gouvernementalité qui les administrent. Pour le sociologue, un répertoire est une sorte de panoplie d'outils à disposition des contestataires, qui peut évoluer, s'enrichir et avoir des répercussions sur les doctrines de maintien de l'ordre. Aussi efficace soit-elle, cette conceptualisation tend toutefois « à ne distinguer que les modes de contestation visibles, hétérogènes et saillants⁴⁰ ». Matthieu Duperrex et Mikaëla Le Meur regrettent ainsi cette cécité de la notion de « répertoire », qu'ils articulent davantage aux arts de la résistance décrits par l'anthropologue James C. Scott⁴¹. Dans des situations de domination où la vie des dominés est en jeu, à l'instar des relations d'esclavage, Scott observe—à la suite de Michel de Certeau⁴²—que les groupes opprimés tendent à recourir à différents subterfuges tout en présentant publiquement une image docile et affable. L'une des forces du travail de Scott est de rappeler que la visibilité a un coût, et qu'à trop restreindre le périmètre de la contestation à sa face la plus visible, on omet un large spectre de pratiques subversives⁴³. Dans l'entretien publié dans ce dossier, le poète et essayiste Olivier Marboeuf évoque ainsi sa lecture de la forme émeute à travers un prisme décolonial, qui l'amène à se méfier de la dimension visible de celle-ci. Pour lui, l'émeute s'inscrit d'abord dans un continuum de pratiques qui ont pour point commun de se dissimuler dans l'espace visible dominant, d'échapper à l'« Œil blanc », un peu comme le jardin créole échappait aux propriétaires de la plantation⁴⁴.

Si certains choisissent de maintenir l'opacité, à la fois en tant que vecteur d'inquiétude et antidote contre la récupération, d'autres optent au contraire pour la mise en lumière. Dans *Deux secondes d'air qui brûlent*, Diaty Diallo raconte comment le décès du jeune Samy—suite à une interpellation policière violente—est vécu par une communauté d'amis (Astor, Nil, Issa, Demba) qui progressivement organisent un soulèvement, sous la forme d'un grand repas partagé, d'une fête, mais aussi de l'explosion organisée de la « pyramide », un espace de sociabilité voué à la destruction par la mairie, dans un projet de « reverdissement » de la ville. Le texte travaille dans les failles du visible et de l'argumentation publique, puisque la destruction finale se fait en deçà de toute revendication. Diallo précise ses intentions dans un entretien :

je voulais dire cette chose : un soulèvement n'est dépolitisé que pour celles et ceux qui n'en connaissent ni le moteur, ni les finalités. J'ai essayé de dire : on se sait, on sait qu'on sait. On sait que des élu-es font seulement illusion lorsqu'ils recueillent l'opinion des habi-

tant·es sur telle ou telle rénovation, on sait qu'on sait qu'à la fin de la journée, il n'y aura ni piscine, ni cinéma sur la place du village, on sait qu'on sait qu'on sait que le « vivre ensemble » pour réparer la « fracture du lien social » a tué la lutte des classes en capitalisant notamment sur la réinvention de gestes initialement spontanés : ici le repair café, ici la fête des voisins et son repas partagé, ici le jardin collectif et ses embrouilles de compost, ici les chantiers « éducatifs »⁴⁵...

Le texte littéraire semble donc ici recueillir et mettre en avant une *rationalité* de l'émeute, qui échappe tout à fait aux traditionnels discours dépolitisans : loin d'être irrationnel et gratuit, le soulèvement a bien un moteur et des finalités précises pour celles et ceux qui le mènent⁴⁶. À la question du visible et de l'invisible s'ajoute donc celle du dicible et de l'indicible.

Les figurations de l'émeute soulèvent des questions de forme et de langue. Comme le montre Quentin Cauchin dans son article, Nathalie Quintane s'y attache notamment dans *Tomates*, où elle interroge l'efficacité politique de la littérature et surtout le type de langue ou de style qui conviendrait à une insurrection populaire. Quel registre de langue, donc, mais aussi quel genre littéraire ? Une émeute ou une insurrection ne se raconte pas nécessairement sur un mode romanesque. Corinne Legoy et Alain Vaillant rappellent que, parallèlement aux *Misérables* de Hugo et à *L'Éducation sentimentale* de Flaubert, d'autres genres, comme la chanson, la poésie anarchiste, et plus récemment le rap, inventent des formes inséparables de la violence politique qu'ils prennent en charge⁴⁷. Revenant sur le printemps érable, cette grande grève de 2012 menée en réaction à la hausse des droits de scolarité universitaires à laquelle il avait lui-même participé en tant qu'enseignant, Michel Lacroix relit cette période à partir l'inventivité discursive de ses tracts :

Fermaille, La Montagne rouge, la Ligne rouge, le Rabbit crew et tant d'autres que j'oublie : avec eux, cette grève ne ressemblait à aucune autre. Dans sa forme même et par conséquent dans le sens offert par ces formes inédites, la grève était métamorphosée, exigeait d'être lue d'une autre manière qu'en fonction des habituels repères (combien d'associations en grève, combien de manifestant.es, combien de semaines, quelles sont les demandes, quelles réponses à ces demandes, etc.). A-t-on su lire, vraiment lire le protéiforme texte de cette grève ? Avons-nous su le relire, pour aller au-delà de nos affects de surface, avalé.es que nous fûmes par la proliférante écriture collective ? Je crains que non et que, malgré l'invitation qui m'a été lancée, malgré la tentative de revenir à cette grève, dix ans plus tard, et de cerner quelques-unes de facettes fragment par fragment, elle continuera de m'échapper, parce qu'elle fut, au sens le plus fort du terme, un événement littéraire⁴⁸.

Une telle citation montre bien l'enchevêtrement des pratiques esthétiques et sociales souvent relevé lors des soulèvements⁴⁹—même la presse militante, que Jean-François Hamel étudie dans l'article qui ouvre ce dossier, est un lieu où la réflexion politique radicale se veut inséparable de l'invention formelle.

Cela justifie une fois de plus l'ouverture d'un dossier sur les poétiques de l'émeute à toute une série de registres non strictement littéraires—ou plutôt, à une littéarité qui ne se borne pas aux définitions canoniques de la littérature. En somme, si « les sciences sociales n'ont fourni pratiquement aucune contribution théorique pour penser l'émeute de l'intérieur⁵⁰ » (Del Fa et Lamoureux), et que les médias traditionnels la dépeignent toujours de l'extérieur, sur le mode du spectacle terrifiant, il nous semble qu'il faut peut-être s'adresser à la littérature et aux écrits militants pour envisager quelque chose comme un *savoir* de l'émeute. Et comme tout savoir, celui-ci est indissociable d'une mise en forme—d'une poétique.

*F.R.S-FNRS, Université de Liège,
LSRS Luxembourg, Université de Liège*

Notes

1. Alain Auffray, « Macron veut en finir avec “la démocratie de l'émeute” », *Libération*, 26 février 2019, <https://z.umn.edu/8dl9>.
2. Si l'émeute a en effet été l'un des modes d'action des gilets jaunes, il est loin d'en être le seul, comme l'a bien montré Laurent Jeanpierre, par exemple, dans *In Girum : Les leçons politiques des ronds-points* (Paris : La Découverte, 2019).
3. Pensons au texte de l'Internationale situationniste sur les émeutes de Watts, en 1965, ou plus récemment aux écrits du Comité invisible. Voir Sophie Del Fa et Samuel Lamoureux, « Devenir ingouvernable : Pour une approche processuelle de l'émeute », *Socio*, 16 (2022), <http://journals.openedition.org/socio/12084>.
4. Alain Badiou, *Le Réveil de l'histoire* (Paris : Lignes, 2011), 14.
5. Alain Bertho, *Le Temps des émeutes* (Paris : Bayard, 2009) et *Time over ? Le temps des soulèvements* (Vulaines-sur-Seine : Éditions du Croquant, 2020) ; Joshua Clover, *L'Émeute prime : La nouvelle ère des soulèvements* (Paris : Entremonde, 2018) ; Michel Kokoreff, *La Diagonale de la rage : Une histoire de la contestation sociale en France des années 1970 à nos jours* (Paris : Divergences, 2021) ; Romain Huët, *Le Vertige de l'émeute* (Paris : PUF, 2019) ; Isabelle Sommier, dir., *Violences politiques en France de 1986 à nos jours* (Paris : Presses de Sciences Po, 2021).
6. Franco Berardi, *The Uprising : On Poetry and Finance* (Cambridge : MIT Press, 2012).
7. Collectif Mauvaise Troupe, *Constellations : Trajectoires révolutionnaires du jeune 21e siècle* (Paris : Éditions de l'Éclat), 499.
8. Voir, sur ces questions, Paul Rocher, *Gazer, mutiler, soumettre : Politique de l'arme non létale* (Paris : La Fabrique, 2020).
9. Éric Vuillard, *La Guerre des pauvres* (Arles : Actes Sud, 2020), 30.
10. Hélène Laurain, *Partout le feu* (Lagrasse : Verdier, 2022), 12.
11. Cyril Pedrosa et Loïc Sécheresse, *Carnets de manif : Portraits d'une France en marche* (Paris : Seuil et Éditions du sous-sol, 2021), 53.
12. Xavier Calais, *La Mélancolie de la nasse* (Rennes : Éditions du commun, 2021), 16.
13. carla bergman et Nick Montgomery, *Joie militante* (Rennes : Éditions du commun, 2021).
14. Michel Houellebecq, *Soumission* (Paris : Flammarion, 2015), 21.
15. Un personnage de Balzac demandait déjà, au début du XIXe siècle, dans *Les Illusions perdues* : « Que casse-t-on à Paris quand il y a une émeute ? » (Paris : Garnier Flammarion, 1990), 319.
16. Paul R. Brass, éd., *Riots and Pogroms* (London : Palgrave Macmillan, 1996).

17. Il arrive d'ailleurs que les émeutes soient soutenues publiquement par des écrivains, comme dans le cas de Villiers-le Bel : <https://z.umn.edu/8dlc>.
18. Comité invisible, *Maintenant* (Paris : La fabrique, 2017), 13.
19. Koublitchi, « Pour une mythopoétique de l'émeute », *Lundimatin* (19 février 2019), <https://lundi.am/Pour-une-mythopoetique-de-l-emeute>.
20. Yves Citton, « Traiter les données : Entre l'économie de l'attention et le mycélium de la signification », *Multitudes*, 49 (2012), 146.
21. Joshua Clover, « Émeute, grève, émeute », entretien mené par Nicolas Vieillescazes, *Revue Période* (déc. 2015), <http://revueperiode.net/4342-2/>.
22. Frédéric Lordon, « Fury Room », *Le Club de Médiapart* (24 mai 2021), <https://z.umn.edu/8dld>.
23. En juillet 2006, l'auteur et éditeur Serge Quadruppani publie dans *Libération* une « Lettre ouverte à Zinédine Zidane ». Le joueur de football venait alors de s'illustrer par un coup de tête au joueur italien Marco Materazzi qui l'avait insulté sur le terrain. La violence de ce geste lui avait été largement pardonnée par le Président Sarkozy, raison pour laquelle Quadruppani avait profité de ce prétexte pour s'adresser au meneur de jeu français, en l'enjoignant de profiter de sa position privilégiée pour faire en sorte que la grâce présidentielle s'étende à celle des émeutiers de l'automne précédent (à l'égard desquels Nicolas Sarkozy s'était montré beaucoup moins magnanime). Voir Serge Quadruppani, « Lettre ouverte à Zinédine Zidane », republié dans *Multitudes*, <https://www.multitudes.net/lettre-ouverte-a-zinedine-zidane/>. Un scénario similaire se rejoue en 2010, à la suite du procès de ceux que l'on a nommé les « tireurs » de Villiers-le-Bel, à savoir les cinq personnes arrêtées pour avoir rétorqué aux tirs de la police en novembre 2007.
24. Voir notamment Karim Amellal, *Cités à comparaître* (Paris : Stock, 2006) ; Faïza Guène, *Du rêve pour les oufs* (Paris : Hachette Littératures, 2006) ; Didier Mandin, *Banlieue Voltaire* (Fort-de-France : Desnel, 2006) ; Mabrouck Rachedi, *Le Poids d'une âme* (Paris : Lattès, 2006) ; Mohamed Razane, *Dit violent* (Paris : Gallimard, 2006) ; Thomté Ryam, *Banlieue noire* (Paris : Présence africaine, 2006) ; Wilfried N'sondé, *Fleur de béton* (Arles : Actes Sud, 2012). Sur ce corpus, voir notamment Serena Cello, « Traverser les banlieues littéraires : Entre sensationnalisme et banalité quotidienne », *Itinéraires*, 3 (2016), <http://journals.openedition.org/itineraires/3595>.
25. François Bégaudeau, Arno Bertina et Oliver Rohe, *Une année en France : Référendum, banlieues, CPE* (Paris : Gallimard, 2007).
26. Par exemple, Philippe Vasset, *Un livre blanc* (Paris : Fayard, 2007) ; Aurélien Bellanger, *Le Grand Paris* (Paris : Gallimard, 2017) ; Alexis Jenni, *L'Art français de la guerre* (Paris : Gallimard, 2011).
27. Georges Didi-Huberman, *Désirer désobéir : Ce qui nous soulève*, volume 1 (Paris : Minuit, 2019) et *Imaginer recommencer : Ce qui nous soulève*, volume 2 (Paris : Minuit, 2021).
28. Catholiques ou anticatholiques ? Le débat n'est pas clos, Enzo Traverso considérant par exemple que les manifestants sont des catholiques. Enzo Traverso, « Les Images et l'histoire culturelle », *AOC*, 18 octobre 2022, <https://z.umn.edu/8dle>.
29. Ce débat a eu lieu via des lettres publiques interposées, entre mai et octobre 2022 sur le site *AOC*.
30. Ce reproche est au cœur de la position défendue par Enzo Traverso, notamment par contraste avec le travail de Georges Didi-Huberman. Voir Enzo Traverso, *Révolution : Une histoire culturelle* (Paris : La Découverte, 2022), 21.
31. Si Walter Benjamin reproche au fascisme d'« esthétiser la politique », il n'affirme pas, à notre connaissance, que toute esthétisation de la politique est fasciste en tant que telle.
32. Le collectif d'artistes Black Lines, par exemple, s'est spécialisé dans la création de ce type de banderoles protectrices en toile vinyle. Sur leur travail, voir Sabrina Dubbeld, « De l'appel du mur à l'«artivisme» : Les banderoles du collectif Black Lines », Denis Saint-Amand, dir., *Les Écrits sauvages de la contestation, Fabula/Les colloques*, collection « Le fond de l'air », 2023.
33. « Demain, l'émeute ? », 4e épisode de la série « La manif est à nous », documentaire d'Adila Bennedjaï-Zou, réalisé par Annabelle Brouard, *LSD, la série documentaire, France Culture* (17 février 2022), <https://z.umn.edu/8dlf> (nous transcrivons).

34. Pour une réflexion sur les enjeux de la maîtrise de l'image dans les émeutes (moyens d'anonymisation, protections transformées en accessoires d'apparat, autoproduction d'images contre celles diffusées par les médias, etc.), voir Joan Hagelsten et Camille Ziuthre, « Le Cortège de tête vu de l'intérieur ou la lutte hors cadre. Entretien fictif de deux participants au "cortège de tête" (avec un interlocuteur imaginaire simplement curieux) », *Les Temps Modernes*, 691 (2016/5), 190–98.
35. Orelsan, « Manifeste » (7'23), *Civilisation*, Warner Chappell Music France, 2021.
36. Mike Davis, *Au-delà de Blade Runner : Los Angeles et l'imagination du désastre* (Paris : Allia, 2010 ; 1998, orig. américain), 38.
37. Maple John Razsa, « Beyond "Riot Porn": Protest Video and the Production of Unruly Subjects », *Ethnos*, 79, 4 (avril 2013), 496–524.
38. William Burroughs, *La Révolution électronique* (Paris : Allia, 2017), 5–6. Nous soulignons.
39. Charles Tilly, *La France conteste, de 1600 à nos jours* (Paris : Fayard, 1986).
40. Mathieu Duperrex et Mikaëla Le Meur, « Matières à friction et techniques de lutte », *Techniques & cultures*, 74 (2020), 20.
41. James C. Scott, *La Domination et les arts de la résistance : Fragments du discours subalterne* (Paris : Éditions Amsterdam, 2009 ; 1990, orig. américain).
42. James C. Scott mentionne souvent *L'Invention du quotidien* de Michel de Certeau, et notamment dans *Domination and the arts of resistance : Hidden Transcripts* (New Haven : Yale University Press, 1990), 70.
43. L'histoire de l'esclavage doit ainsi tenir compte des rumeurs, légendes, plaisanteries et rituels par lesquels les esclaves ont appris à coder et fomenter leur désir de rébellion et de vengeance.
44. Notons que Jackie Wang, dans *Capitalisme carcéral* (2019), renvoie dos à dos les pourfendeurs et les défenseurs des émeutes, dès lors que ces derniers les rationalisent parfois au risque d'en lisser les aspérités et, dans certains cas, d'en gommer les enjeux raciaux. Pour elle, les « gauchistes » prêts à recoder les émeutes londoniennes de 2011 dans les termes de la lutte des classes ont effacé certains rapports de domination et sélectionné les prises de parole qui confortaient leur position, au risque d'être pris de malaise face à cette mère de famille fanfaronnant, « on n'est pas là pour une bonne cause, on est là pour mettre à sac Foot Locker ». Voir Jackie Wang, *Capitalisme carcéral* (Paris : Divergences, 2019), 235–66.
45. Johan Faerber, « Entretien avec Diaty Diallo », *Diacritik*, 23 août 2022, <https://z.umn.edu/8dlg>.
46. Dans son texte introductif au catalogue d'exposition *Soulèvement*, Judith Butler note de la même manière que le soulèvement est réflexif, qu'il a un objet ainsi qu'un but : « Their action is reflexive: they rise up, and in this way they take the body in hand and assume an erect posture. Their action has an object: they rise up against something [...] Their action has an aim: they are seeking freedom and self-determination, dignity, mobility, justice, or equality » Georges Didi-Huberman, dir., *Uprisings* (Paris : Gallimard, 2016), 24.
47. Corinne Legoy et Alain Vaillant, « Introduction générale », *La Poésie délivrée* (Nanterre : Presses universitaires de Paris Nanterre, 2017), 11–24.
48. Michel Lacroix, « L'Impossible lecture », *Littérature et mouvements sociaux*, Marc-Antoine Blais, Marion Gingras-Gagné et Alexia Giroux, dir., *Postures* 35 (2022), 1, <http://revuepostures.com/fr/articles/lacroix-35>.
49. L'étude d'un tel enchevêtrement est au cœur des deux volumes de Georges Didi-Huberman sous-titrés *Désirer désobéir : Ce qui nous soulève* (Paris : Minuit, 2019) ; *Imaginer recommencer* (Paris : Minuit, 2021).
50. À l'exception notable du *Vertige de l'émeute*, où Romain Huët annonce d'entrée de jeu combien écrire sur l'émeute a perturbé les routines de son écriture scientifique. Dans l'avertissement, il note ainsi l'importance de coller à une phénoménologie de l'émeute, par nécessité subjective, incorporée, et rétive à toute narration objectivante de surplomb. Il s'agit pour lui de montrer les gestes, d'en donner une image, pour laisser ouverte l'instabilité de leur sens.